

moi-même qui suis demeuré dans la nuit et dans la douleur, mais j'ai toujours été certain que tu monterais au ciel; on n'est pas plus sûr d'une chose qu'on voit. Comment, en effet, Dieu et la nature auraient-ils mis dans ton jeune cœur une telle vertu, si le salut éternel n'avait pas dû être ta récompense, âme d'élite qui vécut parmi nous avec tant de noblesse et qui t'es envolée si brusquement au ciel!

Mais moi qui sans toi ne suis rien, que puis-je faire, sinon pleurer sans cesse, malheureux et seul! Ah! que ne suis-je mort au berceau! Je n'aurais pas eu à subir les angoisses de l'amour. — A quoi bon t'épuiser en larmes inutiles? Ne vaudrait-il pas mieux ouvrir tes ailes au-dessus de la terre, apprécier à sa juste valeur tout ce qui est périssable, tout ce qui est douce mais décevante folie, et me suivre, s'il est vrai que tu m'aimes tant, en cueillant quelques-uns des rameaux que voici?

— Dis-moi donc alors quel est l'emblème de ces deux feuillages. — Il te serait facile de répondre, toi dont la plume a tant honoré l'un d'eux: la palme, c'est la victoire que, jeune encore, j'ai remportée sur le monde et sur moi-même. Le laurier, c'est le signe du triomphe dont je suis digne, grâce à Dieu qui me donna la